

# Littérature Critiques

Une biographie et les « Œuvres complètes » redonnent sa place à la poétesse qu'André Breton appelait l'« étrange demoiselle »

## Joyce Mansour, soleil noir

ALEXANDRE MARE

**A**vec des figures masculines aussi imposantes qu'André Breton, Max Ernst ou Salvador Dali, on pourrait croire que les femmes ne furent, dans le mouvement surréaliste, que des égéries alanguies sur les banquettes des cafés, attendant que leurs amis et amants aient terminé de fomenté quelque révolution.

C'est oublier que Valentine Hugo, Meret Oppenheim, Toyen, Lise Deharme ou Leonor Fini furent elles aussi artistes, parties prenantes du mouvement, et que certaines marquèrent, dès 1924, l'esprit d'insurrection qui y soufflait. C'est aussi oublier l'œuvre de la poétesse Joyce Mansour (1928-1986) dans le surréalisme de l'après-seconde guerre mondiale, alors qu'il cherchait à se renouveler. « Une dame, écrit Breton, n'a jamais été si loin dans l'esprit de *perdition*. » Il faut lire ses *Œuvres complètes*, tout juste republiées chez Michel de [Maule](#) (parues

en 1991 chez Actes Sud, elles étaient devenues introuvables), pour saisir cet « *esprit de perdition* » qui irrigue sa poésie, l'une des plus intéressantes de la seconde période du mouvement.

Parallèlement à cette parution, une biographie passionnante vient dresser un portrait de cette amie de Leiris, de Michaux et de Mandiargues. En opérant un savant mélange entre souvenirs recueillis auprès des proches de sa belle-mère et recherches historiques, Marie-Francine Mansour offre ici un livre à l'écriture tout en retenue, permettant de redonner sa place à celle que Breton appelait l'« *étrange demoiselle* ».

Née Joyce Adès dans une riche famille de la colonie britannique du Caire, Joyce perd sa mère à l'adolescence et devient veuve à peine mariée, à 19 ans. Dès lors, les fantômes la hantent, elle se réfugie dans la poésie. En 1949, elle épouse en seconde nocce Samir Mansour, s'éloigne de sa famille et entre véritablement en écriture. Lors d'un voyage à Paris, elle

présente ses textes à l'éditeur Pierre Seghers. Celui-ci est captivé par cette « *princesse égyptienne* » de 25 ans, « *poisson-torpille* » à la grande beauté dont les textes, faisant fi de la bienséance, parlent de sexe et de mort. *Cris*, le premier recueil (1953), trouve des lecteurs parmi les surréalistes. Retournée au Caire, Joyce correspond avec André Breton. Ils ne se rencontreront que trois ans plus tard, après le deuxième ouvrage (*Déchirures*, 1955) et la fuite d'Égypte, d'où la famille Mansour est chassée par Nasser.

Installée à Paris, la poétesse est définitivement adoptée par les surréalistes. Pendant que son mari joue au tennis et fait des affaires, elle retrouve Breton, qui l'initie aux charmes des antiquaires et à ceux de l'Hôtel Drouot. Peu à peu, son appartement se transforme en cabinet de curiosités, se peuple d'objets, de tableaux et d'art océanien. Surtout, Joyce Mansour continue à publier. Son œuvre comptera une vingtaine de volumes de poésie et de récits publiés chez Minuit, Pauvert ou Gallimard. Les textes en prose sont

souvent biographiques ; parfois, ce sont des contes pareils à des cauchemars, où apparaissent des animaux cruels et voluptueux, les dieux d'une ancienne Egypte, des empereurs ou quelques hommes d'aujourd'hui pris dans les tourments de la chair, tentés par le meurtre.

Mais c'est sa poésie qui retient surtout l'attention. Rédigés le plus souvent de manière spontanée, rappelant l'écriture automatique de ses aînés, ses poèmes sont un soleil noir, qui virilisent le désir féminin et se teintent d'obsessions morbides. Joyce

Mansour se livre totalement et se rapproche ainsi de l'œuvre de Georges Bataille, évoquant le scabreux, la laideur, la souillure, s'écartant de toute idéalisation amoureuse telle qu'on la trouve chez Breton ou Eluard. « *Je pêcherai ton âme vide/ Dans le cercueil où moisit ton corps./ Je tiendrai ton âme vide/ J'arracherai ses ailes battantes/ Ses rêves coagulés/ Et je l'avaleraï.* » (Cris)

Hans Bellmer, Pierre Molinier, Pierre Alechinsky illustrent ses recueils, et c'est naturellement que Joyce Mansour participe à la grande exposition « EROS » organisée par le groupe surréaliste en 1959, dont l'avant-première, une cérémonie fastueuse en hommage à Sade, se déroule chez elle. A

la mort de Breton, en 1963, elle se rapproche d'André Pieyre de Mandiargues, qui voit en elle sa « *sœur en écriture* ». Jusqu'à son décès, en 1986, Joyce Mansour ne cessera de se mettre à nu dans des textes habités d'obsessions et de visions délirantes – certains ne sont pas sans rappeler *Mon corps et moi*, de René Crevel (1925). Ce qui captive, chez elle, c'est cette liberté qui se dévoile dans un apparent antagonisme, entre Occident et Orient, quotidien familial, vie mondaine et écriture transgressive. Cette biographie, la réédition de ses *Œuvres complètes*, ainsi que l'exposition de sa collection d'art premier au Musée du quai Branly, permettent de redécouvrir une écrivaine dont l'œuvre témoigne toujours de cette beauté convulsive qui caractérise le surréalisme. ■

*A voir : « Joyce Mansour, poétesse et collectionneuse », Musée du quai Branly, jusqu'au 1<sup>er</sup> février 2015.*

**UNE VIE SURRÉALISTE.**  
**JOYCE MANSOUR, COMPLICE D'ANDRÉ BRETON,**  
**de Marie-Francine Mansour,**  
**préface de Philippe Dagen,**  
**France-Empire, 272 p., 21 €.**

**ŒUVRES COMPLÈTES.**  
**PROSE ET POÉSIE,**  
**de Joyce Mansour,**  
**Michel de Maule, 642 p., 39,90 €.**

Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

GILLES EHRMANN

**Hans Bellmer, Pierre Molinier, Pierre Alechinsky illustrent ses recueils**